

R É F L E X I O N S D ' U N É L E V E U R F A C E A L A N É C E S S A I R E É V O L U T I O N D E S P R O D U C T I O N S B O V I N E S⁽¹⁾

I L IMPORTE DE DEVELOPPER L'ELEVAGE COMME LES AUTRES PRODUCTIONS AGRICOLES, DE TELLE FAÇON QU'IL PUISSE, LUI AUSSI, S'INTEGRER DANS LE MONDE MODERNE.

A mesure que le niveau de vie de la population s'accroît, la consommation de viande s'accroît encore plus vite. En France, le pain a même perdu sa valeur de symbole : l'ouvrier gagne « son beefsteack » et non plus « son pain ». Or, le déficit de la production mondiale en protéines nobles que sont les protéines animales est considérable et s'accroît.

En effet, c'est d'abord par l'augmentation des productions végétales et plus particulièrement céréalières que les pays sous-développés comblent leur déficit alimentaire. Le développement des productions végétales est infiniment plus simple et plus rapide parce qu'il fait appel à moins de paramètres que celui des productions animales.

Vers la fin du XIX^e siècle, l'agriculture avait atteint un certain niveau d'équilibre. Depuis lors, elle a vécu de grands bouleversements.

Due à l'essor industriel, l'apparition du machinisme a accéléré l'exode rural provoqué par les guerres. Si la mécanisation a été un des facteurs déterminants de progrès au niveau des productions végétales, elle fut par contre un facteur de régression pour les productions animales. Facteur

de progrès pour les productions végétales, car ce début d'industrialisation a contraint l'agriculteur à sortir de l'économie fermée dans laquelle il vivait. Cet agriculteur a pu bénéficier en même temps des améliorations apportées par la génétique végétale. Des techniques culturales nouvelles sont passées dans la pratique. A contrario, ayant pu progresser grâce ou malgré la réduction du nombre des travailleurs dans les domaines mécanisables, le fermier n'a plus disposé, pour son élevage, de la masse du personnel dont il avait antérieurement besoin pour les pointes de travail (récolte, etc.).

Afin de régler le problème de son élevage, il a converti en prairies permanentes les surfaces cultivées jusqu'alors en fourrages assolés. Là où les productions fourragères herbacées entraient dans le cycle des cultures, elles ont été isolées, plus ou moins laissées pour compte. Pour les unes et les autres, un système de cueillette de moins en moins productif s'est instauré.

Ce déséquilibre entre les productions animales et végétales s'est accentué jusqu'à nos jours.

Il convenait d'esquisser rapidement cette situation dégradée de l'élevage.

En effet, les attitudes de l'éleveur et plus particulièrement la routine dans laquelle il est souvent enfermé, ainsi que son découragement en face d'une nécessaire évolution, découlent de cet état de fait. Il faut ajouter que peu de responsables se soucient de donner aux éleveurs les moyens techniques et financiers leur permettant de sortir de cette situation.

Est-il cependant possible d'intégrer l'élevage dans une économie moderne ? Certainement pas dans toutes les situations. Il y a en effet des structures qui sont trop petites, ainsi que des zones trop difficiles à exploiter de façon économique : dans ces zones, des hommes ne pourront continuer à vivre et maintenir une activité agricole que si une politique de soutien est envisagée.

Mais ceci dit, dans la grande majorité des situations, il est vraisemblable que, compte tenu des progrès réalisés et des connaissances acquises, le maintien d'une activité agricole, donc d'hommes, est possible. Sans des investissements inconsidérés, sans faire appel à des techniques très complexes, l'élevage doit pouvoir progresser.

Cela aboutirait dans un premier temps à donner aux éleveurs des raisons d'espérer. Mais, pour arriver à cela, encore faut-il mettre à leur disposition les informations suffisantes, répondre aux questions qu'ils se posent et leur donner les moyens de développer leurs productions.

Lorsqu'on parle de moyens, on pense d'abord aux moyens financiers : je ne les aborderai pas ici, non parce que je les sous-estime, mais parce que je suis fermement convaincu que ces problèmes doivent trouver une solution après et non avant que l'on ait dominé les aspects techniques de la production envisagée.

Ces moyens sont donc d'abord d'ordre technique.

Développer un élevage, lui donner une autre dimension suppose parfois le choix d'un autre système de production, mais toujours l'affinement des techniques et de la gestion de l'exploitation.

Avant d'investir, l'éleveur a besoin de savoir quel système aura le plus de chances de subsister, en d'autres termes quel est celui qui restera le plus compétitif. Schématiquement, trois grandes orientations sont envisageables.

La première consiste, là où les structures sont valables, à intensifier la production fourragère et à la transformer sur place avec des animaux valables.

La deuxième orientation, à laquelle je ne crois pas, a pourtant été prise dans quelques pays et notamment en France. Elle consiste à traiter l'élevage de façon dite « industrielle ».

Dans cette optique, on a toujours recherché, par un regroupement important d'animaux, une mécanisation poussée en simplifiant au maximum les interventions de l'éleveur, y compris les interventions intellectuelles.

Cette orientation, qui implique le plus souvent de traiter les bovins comme s'il s'agissait de monogastriques, semble difficile à maintenir, d'une manière générale, sans appuis importants. En effet, si elle peut apporter une moins grande dépendance de l'homme envers l'animal, elle est économiquement très alourdie par les investissements et les interventions mécaniques qu'elle implique et par les valeurs ajoutées à la matière première qu'est l'aliment du bétail.

Si, sur le plan humain, l'orientation des systèmes dits industriels peut être satisfaisante, sur le plan social, elle s'avérerait catastrophique dans la mesure où elle accélérerait le déplacement d'activité au profit des zones céréalières. Fort heureusement, ces systèmes n'ont que peu de chances de se trouver les mieux placés quant à leur économie : possibles avec des animaux monogastriques qui ne peuvent digérer de grandes quantités de four-

rages grossiers, ils impliquent nécessairement des augmentations trop importantes du coût de l'alimentation pour les polygastriques que sont les ruminants.

Une troisième hypothèse pourrait encore se dessiner, qui me laisse perplexe et m'effraie un peu. Les moyens modernes de gestion et d'intervention que permet l'électronique peuvent faire penser que, dans des temps plus ou moins prochains, des unités de dimensions que nous ne pouvons soupçonner entrèrent dans la compétition.

Des ensembles immenses, tels certains combinats de l'Est, préfigurent-ils les unités de demain ?

La crainte de voir s'installer de telles unités est sans doute subordonnée à une démonstration d'efficacité qui reste encore à faire. Par ailleurs, leur mise en place suppose une orientation qui aurait à faire face à de nombreuses inhibitions.

J'élimine donc volontairement la deuxième et la troisième hypothèse d'orientation. Quels sont, dans le cadre de la première hypothèse, les problèmes que l'éleveur aura à résoudre et pour lesquels il est indispensable de lui apporter les éléments de réponse ?

Le choix de la race est souvent la première décision prise par l'éleveur. Pourtant, ce choix est relativement secondaire dans la mesure où la qualité, la performance, la rentabilité de la production dépendent dans une part plus large des autres facteurs : alimentation, méthode d'élevage, état sanitaire, etc.

Le premier facteur réel de développement de l'élevage est l'intensification des productions fourragères. La productivité qu'un éleveur est contraint d'atteindre pour devenir compétitif implique que la matière première qu'il va transformer en viande soit produite de façon intensive. Il s'agit, dans la pratique, de multiplier par deux et souvent par trois les rendements fourragers obtenus dans les conditions traditionnelles. Je ne m'étendrai pas sur cet aspect du problème. Il faut pour cela utiliser les meilleures variétés des espèces les mieux adaptées, avec de bonnes techniques de culture et de fertilisation. Les problèmes, à ce niveau, sont de même nature que ceux que nous rencontrons pour n'importe quelle autre production végétale. Il faut ensuite les récolter au bon moment, lorsque leur valeur alimentaire correspond le mieux aux besoins des animaux à nourrir.

Le second facteur, qui découle du premier, est celui de l'étalement de la production dans le temps. Cet étalement est plus délicat à obtenir si la région connaît des excès climatiques : froid, sécheresse, températures élevées, etc. Si le choix des espèces et variétés permet un étalement certain de la production, il s'avère néanmoins nécessaire de faire appel au stockage, soit avec des moyens simples nécessitant peu d'investissements (ensilage étanche avec ou sans stabilisation par des conservateurs, séchage naturel ou accéléré, etc.), soit avec des moyens plus importants, mais ayant toujours pour objectif que le système de conservation utilisé ne détériore ni la valeur de la matière première, ni sa faculté à être consommée.

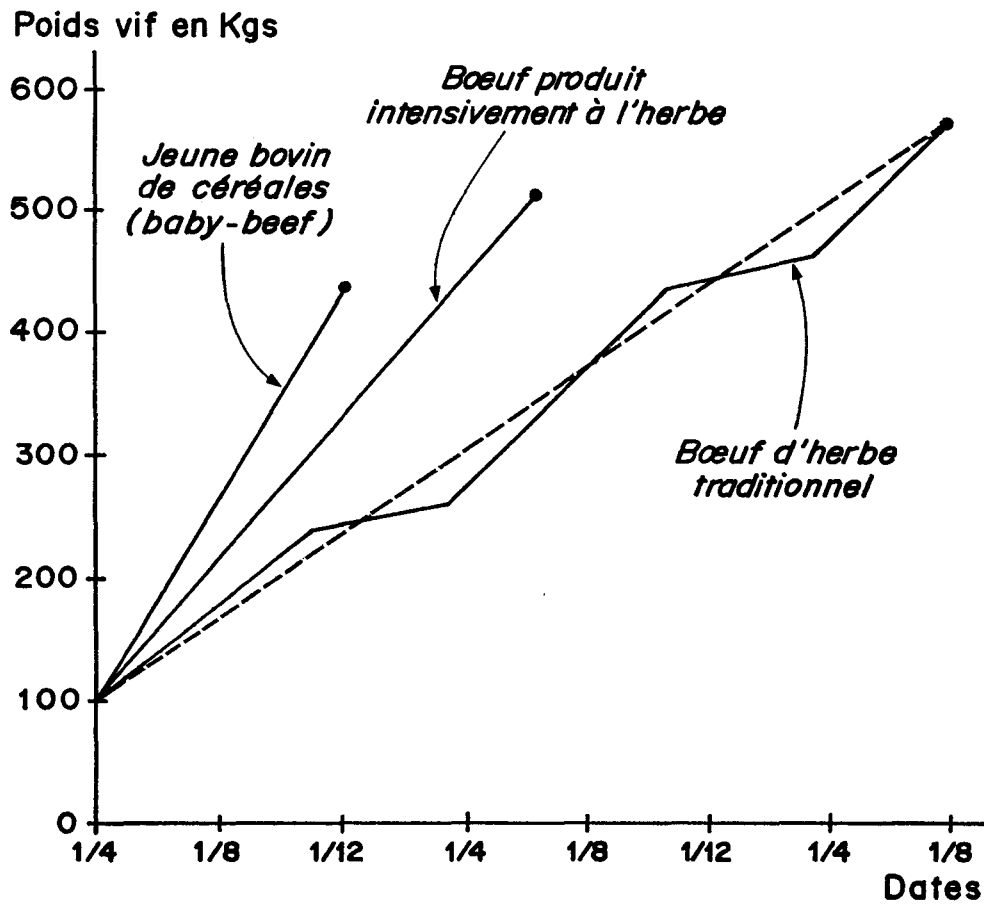
Le troisième facteur consiste à valoriser au mieux la matière produite, à la fois sur le plan technique et économique. Nous sommes ici dans un domaine plus complexe car nous sommes en présence de dualités. Dualités entre le régime d'exploitation souhaitable pour obtenir de la plante le maximum de production, et celui à appliquer à l'animal afin que chaque individu du troupeau atteigne son croît optimum.

Dans le cas du pâturage qui est le mode d'exploitation le plus économique, la nécessité pour l'animal de consommer suffisamment d'herbe au moment où elle est au stade optimum de valeur alimentaire est quelque peu en opposition avec la recherche d'une production maximale d'herbe. Malgré le cloisonnement, la consommation tend à diminuer les derniers jours de pâturage de chaque parcelle, ce qui risque de ralentir la croissance, donc d'augmenter l'indice de consommation. Il convient alors de déterminer de façon aussi précise que possible le point d'équilibre entre la recherche d'une production maximale par animal, et celle d'une production végétale maximale par hectare, l'objectif étant d'obtenir la production maximale de viande par hectare.

Le quatrième facteur est la détermination de la meilleure vitesse de croît pour les animaux. En effet, celle-ci a une incidence directe sur le poids final de l'animal, son prix de revient et sur la qualité de la viande, voire même la conformation de l'animal.

Les travaux de la Station de Hurley en Grande-Bretagne, ainsi que des observations personnelles m'autorisent à dire que la production de taureillons ou « baby-beef », si elle permet une production rapide de viande, n'autorise pas des poids finaux de carcasse aussi élevés que les autres systèmes.

GRAPHIQUE 1
COURBES DE CROISSANCE DES BOVINS A VIANDE
SUIVANT LE SYSTEME D'ALIMENTATION
(d'après des données recueillies au Grassland Research Institute
de Hurley, Grande-Bretagne)



Contraint d'atteindre un poids minimum à un âge déterminé, on se trouve alors dans l'obligation de faire appel à des aliments concentrés, donc chers. La nécessité d'obtenir des croûts journaliers très importants entraîne, en fait, une consommation de luxe, qui se caractérise par des indices élevés.

Comparée à la production de baby-beef, celle de bovins intensifs à l'herbe de vingt-deux à vingt-quatre mois doit permettre, avec des U.F. moins coûteuses et un indice de consommation moins élevé, du fait que l'on a recherché une vitesse de croissance économique, une rentabilité bien meilleure et ceci malgré l'immobilisation un peu plus longue du capital. Le prix élevé et la pénurie des veaux rendent la production de bovins de ce type d'un grand intérêt, puisqu'elle permet d'atteindre un poids de carcasse plus élevé et une viande de meilleure qualité.

Bien que ce soit avec le système traditionnel du bœuf français de trois ans que l'on atteint les poids de carcasse les plus élevés, la faible productivité à l'hectare, les indices de consommation importants dus aux périodes improductives, ainsi que l'immobilisation des capitaux ne permettront de le maintenir que dans des cas très limités et très extensifs.

La nécessité de tenir compte de tout cet ensemble de facteurs et de leurs interactions a souvent amené les techniciens à préconiser des systèmes simplifiés. Cependant, compte tenu du fait que les systèmes industriels ne sont pas économiquement les plus valables et qu'il faut bien par ailleurs continuer à permettre à des hommes de vivre, à des animaux d'occuper le terrain dans des zones qui, autrement, retourneraient au désert, il convient donc d'aider les éleveurs à évoluer là où la majorité d'entre eux vivent et travaillent. En fait, ces zones dites d'élevage ont souvent des potentialités importantes et insoupçonnées de productions fourragères. Par ailleurs, elles n'ont souvent pas d'autres possibilités que les productions animales.

L'intégration de l'élevage dans l'économie moderne suppose un accroissement considérable de la production à l'unité de surface, tout autant qu'une recherche permanente d'efficacité du travail et des capitaux.

Ces exemples sont le plus souvent méconnus. Les techniques et modes d'exploitation qu'ils utilisent sont en effet trop peu ou mal diffusés. Sans doute les systèmes en question ont-ils rarement fait appel à des investissements de luxe et, de ce fait, sont encore classés par certains comme traditionnels. S'il est vrai qu'ils gardent une apparence traditionnelle, en fait, ils sont évolués et font actuellement leurs preuves sur le plan économique. Il est exact que les éleveurs qui les pratiquent, tout autant que ceux qui les conseillent, ont eu pour seul souci la recherche d'efficacité, c'est-à-dire l'augmentation de la production dans la mesure où elle est liée à une diminution des prix de revient.

G. GOUIN.